

Quatorze millions de petites fleurs bleues

par Michel Soubiran, professeur de philosophie

sur *Le Temps des bleuets* par la compagnie Les Trois Clous

Mise en scène : Éliane Morin

Création octobre 2015

*Au loin la vie
Que faire de tant d'oubli
Je marche sur vos noms
Épars
Nous fûmes autres le temps
D'une éternité dont nul ne saura le terme¹*

La nature ignore la mort qui n'y est dans le fond que la continuation de la vie par d'autres moyens. Elle ignore aussi le meurtre organisé des guerres qui continuent la politique par d'autres moyens. Les bêtes se mangent. Les hommes s'entretuent. La nature efface. Les hommes commémorent. Par peur de la hantise sans doute. Mais ce refus d'oublier les morts est surtout leur point d'honneur. La commémoration fait du passé un modèle et des morts, elle fait des héros.

Les cérémonies de commémoration rusent avec la nature pour redonner forces et couleurs au passé. La nature, elle, ne connaît que le présent. Un présent indéfini. Elle est naturante, elle n'est que naturante. Elle pousse et c'est tout. Les anniversaires commémoratifs re-monumentalisent les digues de protection de la mémoire. Ce sont des rituels qui suspendent le temps profane (minute de silence) pour permettre aux vivants d'offrir aux morts les présents (fleurs) qui les maintiennent dans le passé. Puis les drapeaux se relèvent et la vie peut renaître. En aucun cas il ne faudrait faire revivre ce qui est mort. Il faut se souvenir du passé comme d'un passé. Faire le deuil, c'est tuer à nouveau ce qui est mort, n'est-ce pas ?

Dans *Le Temps des bleuets*, Éliane Morin propose une autre approche de l'acte commémoratif : ni ritualisation, ni monumentalisation, ni sacralisation. Il ne s'agit plus pour le metteur en scène de la compagnie *Les Trois clous* de suspendre le temps de la vie en vue d'une renaissance héroïque mais de le diffracter, de le survolter dans une chorégraphie baroque à la limite de la ronde enfantine et de la danse macabre. Pas pour héroïser. Pour ré-humaniser.

Sur la scène, voici les comédiens, les petits-enfants des combattants de la Grande Guerre. Cent ans après. Les costumes sont au vestiaire. Et les vestiaires sur la scène. Le silence. L'immobilité. L'oubli ? Nous comprenons que ce passé n'a plus guère d'avenir.

¹ Evelynne Morin : "*La forêt d'Argonne*". *Le Bois des Corbeaux*, éditions Gros Textes.

*De ton enfance en fleur
Le jour te laisse
À mi-chemin du retour²*

Mais reste l'enfance. L'inespérée. Reste son étonnante résistance à l'effondrement de l'esprit. Sa résilience temporelle, pourrait-on dire. Car, n'est-ce-pas, il y a les contes et les comptines ; les jeux de hasard, de vertige, de déguisements ; « les jeux des bateleurs masqués ». Le jeu toujours introduit des marges d'indétermination réglée (« du jeu ») dans l'inertie. La mémoire a besoin de cette liberté, de cette respiration. Et que la fête commence !

Le temps scénique du *Temps des bleuets* est un temps de tragédie et de jeu. La tragédie à peine distanciée. À quoi bon insister ? Nous savons bien que cette guerre ne fut pas la dernière. Mais le jeu en revanche au plus fort de sa créativité temporelle : pour ralentir ou accélérer les événements ; anticiper l'avenir ou métamorphoser le passé ; pour subjectiver le temps des choses ou réifier le temps des hommes.

Et dans le fond, n'est-ce pas cela avant tout une guerre : une transsubstantiation chaotique à trois temps : temps des choses inertes, temps des êtres vivants et temps des êtres pensants confondus ? Lorsque les hommes ne savent plus que s'entretuer, sur la scène, la baïonnette et le fusil Lebel, le casque et le quart de rouge, la vermine et les barbelés exhibent leurs copulations obscènes : « Moi, je suis Rosalie, vous m'avez vue, vous avez vu l'allure ? Mince comme un fil, une aiguille à enfiler. » Ah ! Quelle trouvaille cette érotique de la baïonnette...

Mais heureusement reste l'enfance. Car c'est aussi en leur enfance que ces hommes du passé peuvent être retrouvés par leurs petits-enfants. Attendant l'heure de la soupe ; ouvrant les colis maternants : « Je viens de recevoir le colis avec le tricot, les chaussettes, le pâté, les biscuits et la saucisse, tout cela est bien bon. Je te remercie beaucoup. Le tricot me convient aussi... »

Le psychiatre Donald Winnicott nous a appris que les jeunes enfants jouent dans des espaces de liberté protégée, des espaces « doudous » qu'il nomme « transitionnels ». Ils y apprennent à se séparer de celle qui leur a donné la vie, à grandir et à mourir donc. « Prom'nous-nous dans les bois ... »

Éliane Morin a tissé quant à elle pour son *Temps des bleuets* une sorte de filet commémoratif transitionnel pour jouer à la mort monstrueuse. Car, ce que ne cessent de dire les fascinants poèmes d'Évelyne Morin qui sont l'âme du spectacle, il ne s'agit pas seulement de ne pas oublier. Il faut se souvenir, se souvenir vraiment, et oser penser l'impensable : on peut fusiller des enfants qui attendent leur goûter.

*Quand nous sommes morts
Nous n'avons pas eu de fleurs car les fleurs étaient mortes avant nous
Nous n'avons pas eu de chants
Car les oiseaux étaient partis quand les arbres étaient tombés
Nous n'avons pas eu de larmes
Car nous étions en deuil de nos vies³*

2 Évelyne Morin : "*La dernière aube*", *id.*

3 Évelyne Morin : "*Nous ne reviendrons pas*", *id.*

Sur la scène, à la fin, les petits pots à fleurs sont retournés. Sur chaque pot, une petite croix. Une petite fleur bleue. Comme ces petites tombes que les enfants fabriquent pour enterrer un oiseau, un lapin ou un grillon...

Mais là, quatorze millions de petites tombes d'hommes et de petites fleurs bleues...